

Agathe Parmentier

Viens comme tu es

Nous sommes le 17 septembre 2017, j'ai 33 ans, sept mois et onze jours et je suis à Tokyo. Susumu et moi venons de déjeuner de nouilles de sarrasin et d'un bol de riz recouvert de petits cubes d'omelettes, de surimi rose et blanc et de poissons crus. Alors que notre objectif de 10 000 pas quotidiens se voit menacé par Talim, le typhon qui déverse ses trombes d'eau, nous nous réfugions au Starbucks. Bois, métal, fauteuils en cuir moelleux, l'espace standardisé invite à oublier la pluie, ou mieux, à l'accueillir en tant que supplément scénographique d'un moment cosy. *Hygge*, disent les danois. Et bien que je soupçonne ma prononciation d'être perfectible, je me projette dans cet instant *igue*.

« Quand même, j'aime bien Starbucks ! » m'exclamé-je alors que nous faisons la queue pour commander. Jamais ébranlé par la platitude de mes commentaires, Susumu me demande en souriant « Pourquoi *quand même* ? ». Bien que j'aie décidé de me remettre à l'étude de la langue, en japonais, nos échanges se limitent grosso modo à six phrases : *ça va ? Où veux-tu aller ? Que veux-tu manger ? C'est bon* et, plus subtil, *ça a l'air bon ; il fait chaud ; il fait froid*. Je poursuis donc en anglais. « Parce que c'est une machine de guerre, mais euh... ils sont sympas avec leurs employés, non ? » Susumu acquiesce. La vérité, c'est que ni lui ni moi n'avons jamais travaillé chez Starbucks. Moi, parce que dans la France périphérique où j'ai grandi, les Starbucks n'existaient pas. Lui, parce que... Parce que quoi, au juste ? Aucune idée. J'estime toutefois que depuis le temps que l'on se connaît, s'il y avait fait ses armes en tant que barista, l'information aurait filtré.

En caisse, la serveuse fait glisser vers nous le menu plastifié, invitation silencieuse à la commande. Dehors, il pleut à verse et j'hésite. À mon arrivée au Japon, j'ai eu une grosse période thé vert torréfié. Désormais, mes faveurs vont à n'importe quelle boisson dont l'emballage prédit qu'elle est sur le point de booster mon métabolisme, à savoir n'importe quelle bouteille estampillée du logo représentant une silhouette qui fait hourra avec les bras et les jambes. À moins que les jambes ne courent puisqu'à ma connaissance personne ne fait jamais hourra avec les jambes. Mais est-ce la pluie ou cette mise en scène de bois et de métal, je suis d'humeur à ne pas prêter attention à l'apport calorique à venir. Je commande donc un Frappuccino au thé vert torréfié. Du thé vert, oui, mais du thé vert marron figé dans la crème et le sucre.

Nous nous installons. Susumu sort un livre, tandis que je poursuis la lecture du *Vieil homme et la mer* sur mon téléphone portable (qui m'amènera à lancer la recherche « Pourquoi le Vieil homme et la mer est-il un chef-d'œuvre ? », bientôt suivie de « Peut-on se limer les ongles en public ? »).

Une demi-heure *hygge* s'écoule avant que je ne décide de me rendre aux toilettes situées à l'extérieur du café. Dans le hall, une vingtaine de personnes écoute en silence le discours d'une mascotte taille humaine. La peluche orange raconte d'une voix trop aiguë amplifiée par micro des choses que je ne comprends pas. Un vigile se tourne vers moi et, d'un coup d'œil, détermine que j'ai pas vocation à m'intégrer au tableau. Son attention revient vers la bestiole bavarde, je poursuis ma route vers les lieux d'aisance.

La porte refermée, je m'observe dans la glace, par habitude. Je parcours sans vraiment les voir mes cernes et mes premières rides, regrette l'absence de leur dans mon regard. Soudain, il m'apparaît. Sur ma tête, il s'est extirpé des stries sébacées, il me nargue. Mon premier cheveu blanc. Pas celui que la nature aurait privé par erreur de sa dose de mélanine, non, celui qui annonce les suivants ; et il brille, ce con.

Je l'arrache en continuant de me brosser les dents, avec un peu plus d'intensité. Il faut que je le photographie. Mais quel fond choisir ? Le sol ? La porte ? Quelle que soit l'option, je ne parviens pas à une mise au point satisfaisante. Les photos ratées, je dépose le cheveu sur mon téléphone lui-même en équilibre sur le distributeur de papier toilette. En me lavant les mains, et alors que l'arrachage s'est imposé comme une évidence, je m'interroge : pourquoi avoir agi ainsi ?

Un trop fameux dicton nippon dit que le clou qui dépasse de la rangée appelle le marteau, puisqu'ici plus qu'ailleurs, il faut mater les natures rebelles. Mais mon premier cheveu blanc méritait-il ce traitement ? Il est beau. Tout juste a-t-il été trahi parce qu'il accrochait trop bien la lumière. D'ailleurs, il annonce des dizaines de milliers comme lui. Lorsque les dissidents constituent la majorité, peut-on encore parler de sédition ? Cette bataille perdue d'avance confirme l'absurdité du geste.

Je suis féministe et je viens d'arracher mon premier cheveu blanc. Que dois-je en conclure ? Le réflexe trahit-il un manque de caractère de ma part ? M'est-il permis de me revendiquer féministe et de ne pas supporter la perspective que mon corps me lâche ? Même si je ne me maquille que lorsque je n'ai rien de mieux à faire, que je me lave les cheveux deux fois par semaine et que mon style vestimentaire est au mieux sympathique sinon discutable, les signes du vieillissement me terrifient. Je peux les nommer, je peux les dater, comme autant de petites morts : ridules apparues sous les yeux au début de la vingtaine devenues pattes d'oie ; sillons zébrant mon front, le premier, puis le second (celui que j'ai tenté de « gommer », m'amenant l'espace de quelques mois à arborer une mignonne trace de brûlure) ; plissures sur les lèvres lorsqu'elles se positionnent en cul de poule ; et dernièrement, la ride du lion, qui apparaît quand je suis contrariée ou éblouie.

On m'avait offert un livre intitulé le chic de la Parisienne, ou la Parisienne chic, quelque chose comme ça, avec à l'intérieur des petites robes noires, une exhortation au maquillage léger et au port de talons à hauteur adéquate. Ce cadeau m'avait décontenancée : je venais de quitter Paris après une overdose de chic parisien (et de rencards avec des musiciens trop chevelus qui eux-mêmes m'avaient jugée trop ceci

ou pas assez cela). Le vade-mecum le précisait : quelle que soit la teinte, la Parisienne chic se doit de porter une crinière monochrome. La loi a imprégné mon esprit pour bientôt se heurter à une expérience de seconde main : Tori Amos, artiste flamboyante et âme sœur de mon adolescence, a lancé l'alerte à ses dépens : impossible de soumettre sa chevelure à des décennies de coloration sans, tôt ou tard, en subir les conséquences (et devoir porter une perruque).

Absorbée par mes réflexions, je retourne auprès de Susumu et, d'un air victorieux, expose la tige de kératine à quelques centimètres de son visage. Il se recule en grimaçant, produit une formule traduisible par *beurk*, modulée sur deux temps.

« – Mon premier cheveu blanc !

– Il n'est pas blanc, il est gris, moi aussi j'en ai, dit-il en désignant sa barbe de trois jours.

– Oui, oui bien sûr. Mais il est blanc. En français, il est blanc, c'est un cheveu blanc. Et moi, c'est le premier. »

Susumu ne partage pas mon émotion, et pour être honnête, l'inverse m'aurait surprise et contrariée. Il me répond d'une moue dubitative. Lui n'a aucun souvenir de son premier cheveu blanc. « ... Mais si l'espace médiatique accordait la place qu'elles méritent aux femmes vieillissantes, probable que moi non plus je ne m'en souviendrais pas. » Il acquiesce, *right*. La discussion est close.

Je continue à observer le phanère albinos. S'agit-il d'une relique ? Dois-je lui prêter l'attention que les parents accordent aux dents de lait de leurs rejetons ? La petite souris apporte une pièce en échange, rien ne se perd ! Le rongeur promeut le marché de l'occasion, la décroissance... elle est adorable. Qui plus est, perdre une dent de lait, c'est devenir complet, c'est grandir et c'est une victoire. Quelques années plus tard, on se retrouve avec une boîte de petits cailloux calcaires incrustés par endroit de sang noirci. Cette boîte sera bientôt égarée et tout ça fonctionne très bien. Au Japon, on est moins romantique, plus hygiéniste aussi : les parents jettent la dent sur le toit de la maison (ne me demandez-vous comment procèdent les habitants d'immeubles ?). Il s'agit d'un non-événement auquel je m'autorise à apporter de l'importance, la dissolution d'une angoisse ordinaire et dérisoire. En ce moment, les merdes s'agrègent à mon contact, pourtant c'est l'histoire de mon premier cheveu blanc que j'ai envie de raconter. Je crois dans la valeur de l'anodin en tant que révélateur. Et puis, accorder de l'importance au microtraumatisme permet de l'étiqueter pour le mettre à distance. Non-événement traumatique. Vaguement soulagée, je laisse tomber la tige de kératine qui disparaît au sol. Le béton gris du Starbucks est inégal dans ses motifs et sa coloration. Irrégularité standardisée, à la manière des moules à nuggets que McDonald's expose dans ses cafés. J'ai parfois du mal à suivre le fil de mes pensées. *Viens comme tu es.*